

kaléidoscope d'idées à un discours incertain, où la peinture des sentiments manque par trop de nuances. L'Aimable singulièrement figée et une Rémouleuse sautillante trahissent une certaine difficulté à cerner les caractères. A grand renfort de ralentis expressifs, la claveciniste tente de théâtraliser un Vertigo ou une Marche des Scythes avares de souffle. L'organisation du temps musical est troublée par une réalisation ornementale qui gagnerait à davantage de naturel. Le sérieux de sa lecture ne fera d'ombre ni à l'accomplissement de Rousset, ni à l'album partagé entre Rameau et Royer par Jean Rondeau (Erato, 2015).

Philippe Ramin

CAMILLE SAINT-SAËNS

1835-1921

Ψ Ψ Ψ Fantaisies WoO, op. 101 et 157. Sept improvisations op. 150. Yoann Tardivel (orgue Merklin de l'église Saint-Michel de Bordeaux). Hortus. Ø N.C. TT : 1 h 16'.

TECHNIQUE : 3/5



De précédents disques Alain et Franck nous avaient donné l'image d'un Yoann Tardivel aux tempos lents et au jeu plus détaillé qu'allant. Il le confirme ici en rassemblant les pièces pour orgue les moins spectaculaires mais les plus raffinées de Saint-Saëns. La

Fantaisie n° 1 nous le montre scrupuleusement attentif aux articulations de l'auteur mais un peu trop senza fuoco dans la seconde partie. Les n° 2 et 3 voient quelque gaucherie dans les progressions et les rapports de tempos. Un Andantino labin, suivi d'un Andante joué quasi lento, charge de teintes lugubres le charme de l'Opus 101 ; quant à l'Opus 157, outre une grosse faute d'altération mes. 85 (à la pédale), elle disparaît sous les ciselures de détail.

C'est peut-être voulu, car on retrouve cette sensation dans les Sept improvisations, chef-d'œuvre tardif et dépouillé. Comme le démontrent les troisième, quatrième et dernière,

ce n'est pas tant du tempo l'impresion globale de mais plutôt de ce que fait un sort digne d'un Bruckner à chaque segment ou deux mesures : com rat de la fable, « la moi née était mont à ses ve Assortis d'une prise de s d'estompe, qui gomme d'un joli instrument de surdose de sérieux, ce p pour tout ce qui pourr bler à de l'élan, appar fidèle à ce que nous sa de Saint-Saëns, auss qu'étrincelant. Pa

Ψ Ψ Ψ Symphonie n° 3 « orgue ». POULENC : Co pour orgue, cordes et t Christopher Jacobson (orgue Van den Heuven Hall de Genève), Orches Suisse romande, Kazuki Pentatone (SACD). Ø 2017. TT : 1 h 05'.

TECHNIQUE : 3,5/5

TECHNIQUE SACD : 4/5



Avio soini d'un supp de la « av de Saint-Saëns et du Co orgue de Poulenç ? A e lui-ci, la réponse est no Dans la symphonie, les tous fluctuants et presqu l'introduction est fluctu marde, le Poco adagio beaucoup trop lent (la 45 et 50, alors que S marque 60), le scherzo un chouïa trop rapide, s tuant et nettement trop mettre en valeur sa vi transition vers le finale pâmoisons. Christopher Jacobson pas de vision plus pers plus que l'orgue du V de timbre plus transc plus que Kazuki Yamad plus enthousiasmante o lenc plan-plan. La for de laquelle le compos gneusement veillé, app une alternance décou vements lents et rapidi attaques qui ne brillen précision ni par leur e L'enregistrement était

Nouveauté

CAMILLE SAINT-SAËNS

1835-1921



Concertos pour piano n° 3, 4 et 5 « Egyptien ».

Alexandre Kantorow (piano), Tapiola Sinfonietta, Jean-Jacques Kantorow.

Bis (SACD). Ø 2016 et 2018. TT : 1 h 20'.

TECHNIQUE : 4,5/5

TECHNIQUE SACD : 5/5

Enregistrement réalisé en septembre 2016 et en janvier-février 2018 au Tiapola Concert Hall (Finlande) par Jens Braun (Take 5) et Martin Nagorni (Arcantus). Belle osmose entre les timbres du piano et de l'orchestre, couleurs chaleureuses. Le piano, très défini, se détache néanmoins avec beaucoup de relief. Un mixage précis et efficace.

Le Concerto pour piano n° 2 de Tchaïkovski et celui de Brahms lui ont valu, en finale du Concours Tchaïkovski, la récompense suprême cet été (cf. p. 20). Mais c'est vers Saint-Saëns qu'Alexandre Kantorow, distingué en 2017 par un Diapason découverte, se tournait pour son deuxième disque avec orchestre. Il y redore le blason de l'Opus 29, mal-aimé des cinq concertos. Cortot, pourtant, avait eu pour son finale cette belle image du « soliste promu à la dignité de danseuse étoile ». Le pianiste de vingt-deux ans (mais à peine vingt quand il grave les Concertos n° 4 et 5) a tout : la présence, la volubilité, la virtuosité, l'électricité, et par-dessus tout l'art de faire chanter l'instrument. Kantorow père

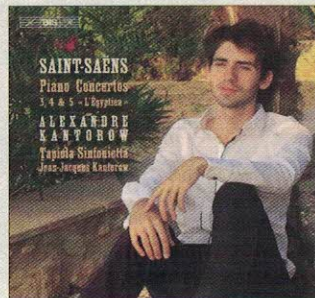
dirige en créant des ambiances mystérieuses et dialogue vraiment avec le soliste.

Reprocherons-nous à Kantorow fils de ne pas égaler Alfred Cortot dans le Concerto n° 4 ? Il en approche néanmoins l'or liquide pianistique, tant il sait articuler dans les traits les plus vifs sans lever les doigts au ciel pour faire entendre chaque note. Son engagement psychique et physique ne faiblit pas, jusque dans les exaltants traits conclusifs. Les épisodes lyriques et rêveurs sont divinement parés de couleurs irisées.

Les premières mesures de l'« Egyptien » font dresser l'oreille : présence, beauté du timbre, allure folle... On pense à Jean-Yves Thibaudet, dont c'est le chef-d'œuvre discographique (Decca). La sonorité de Kantorow est lumineuse et longue, ses doigts sont encore plus élégants que ceux de son confrère. Il y a ici une spontanéité et une volonté d'en découdre, de réussir et une maîtrise totale dans un concerto tout de virtuosité, de débauche de couleurs, de climats. Impeccablement dirigé, l'effectif orchestral, s'avère un peu mince, mais pour le coup les vents n'y sont pas noyés dans les cordes. Le mouvement lent ne traîne guère, et même avance vite, là où la tendance est

à prendre son temps (à partir de 3' 45", passage célèbre et trop souvent sentimental). A ce tempo, l'atmosphère ne perd rien de son étrangeté qui nous promène du Nil à Java... La Toccata est irrésistible, pas aussi folle que par Monique de La Bruchollerie, même si Kantorow s'en approche avec une aisance et une imagination pianistique fabuleuses.

Alain Lompech



PLAGE 2 DE NOTRE CD